

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 40

Artikel: Lodoïska ou les noms de fantaisie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cela suffisait pour mettre en belle humeur toute la bande. Aussi les chansons allaient leur train.

Les charpentiers en allemand ; les maçons en italien ; les carriers en français, chantaient à qui mieux. Et l'expansion de cette gaité polyglotte emplissait la rue.

C'était une vraie fête internationale de travailleurs.

Ceci m'amène tout naturellement à vous dire quelques mots de l'hôtel du Fahü.

Cette superbe construction, destinée à devenir un grand établissement balnéaire est placée sur un plateau charmant et romantique. A quelques minutes d'Aigle, à la plaine et presqu'en montagne ayant à gauche l'ombrage et le parfum vivifiant du sapin, à droite la fraîcheur de la Grande-Eau, cette station me paraît appelée à un grand avenir comme séjour de belle saison.

Les eaux salées y seront amenées de la source de Panex-Salins, découvertes en 1554. Elles sont les premières dont on ait tiré parti en Suisse. Cette source qui aurait été abandonnée en 1834, a été ensuite de recherches faites en 1869, retrouvée intacte.

L'une des fameuses sources de Fontannay y fournira l'eau douce dont la fraîcheur et la pureté font les délices de la population d'Aigle.

Espérons que les bonnes fées qui ont été si longtemps les reines de ce coin de terre, voudront bien nous faire part des délicieux labyrinthes de la forêt et des mystérieuses cachettes dont elles faisaient leur résidence.

Peu d'endroits dans notre pays se sont développés au même degré qu'Aigle depuis l'établissement des chemins de fer.

C'était un bourg, maintenant c'est une jolie petite ville. On a beaucoup et bien bâti.

Vous savez que je suis pour l'entassement des moëllons et de la pierre de taille. Aigle a donc beaucoup entassé et l'a fait avec intelligence.

D'élégants hôtels, de belles et solides maisons, toutes occupées par des industriels et des commerçants, forment la nouvelle rue ou « rue de la gare. »

De son côté l'édilité aiglonne a fait largement les choses. Elle a tracé des chemins, pourvu la ville d'excellentes eaux distribuées à profusion, bâti un superbe collège et contribué, dans la mesure de ses attributions, à l'établissement d'un gazomètre.

Quand tsacon s'aidé,
Nion ne sé craivé.

Aussi l'industrie a-t-elle pris un grand essor grâce aux facilités qu'on a mises à sa portée.

Une importante parquerterie, une fabrique de brosses et de marquerterie, plusieurs scieries de bois et de marbre, des moulins dont l'un est construit avec tous les perfectionnements modernes, une brasserie et une fabrique de gypse, voilà tout autant d'industries qui sont en pleine activité et qui donnent à Aigle un mouvement, une vie, qui va toujours croissant.

De même la viticulture utilise, défriche, fouille, sonde tous les terrains disponibles. Buissons, taillis,

clariers, vergers même, tout y passe. Chacun veut avoir son lopin de vigne quel qu'en soit le prix.

Depuis de nombreuses années, cette culture est rémunératrice ; on compte qu'elle le sera longtemps encore et on marche de l'avant.

Puisque je parle de vignes, je me demande ce que sera le vin de cette année. Il pleut sans relâche, il pleut toujours. Le Rhône roule sa grosse voix des mauvais jours.

Le vigneron anxieux regarde le ciel noir. De temps en temps le soleil nous décoche quelques rayons fourvoyés dans des averses continues.

Le raisin est assez abondant, mais vert encore et le pourri s'y met.

Si nous n'avons pas quelques jours très chauds, adieu la qualité.

Nous ferons du petit vin, *du Bourbaki*. Cette appellation vient sous ma plume parce qu'il me semble que, comme la balle de l'illustre général, notre vin de 1871 manquera le cerveau !

Thermes de Lessus.

L. C.

Lodoïska ou les noms de fantaisie.

Il y a quelque quarante ans les pères et les mères donnaient religieusement à leurs enfants les noms des parents ou amis choisis pour tenir leurs héritiers sur les fonts baptismaux. Si le parrain s'appelait Jean, si la marraine s'appelait Marie, le filleul demeurait Jean et la filleule Marie. Aujourd'hui ce n'est plus cela : nul respect pour les traditions de famille ; c'est peu de faire d'une Françoise une *Fanny* ; d'un Jaques un *James*, ou d'un Etienne un *Stéphano* ; on ne s'embarrasse plus du nom primitif ; on le dénature entièrement s'il ne sonne pas agréablement à l'oreille.

Quel est la maman tant soit peu élégante, qui voudrait, je ne dis pas d'un Blaise, d'un Nicodème, d'un Nicolas, mais seulement d'un Daniel, ou d'un François. Il lui faut un Arthur, un Alfred, un Oscar, etc. S'il s'agit d'une fille, on feuillette l'histoire grecque, l'histoire romaine ; on va même emprunter aux Celtes ou aux Visigoths. Tel est un des petits travers de l'époque actuelle. Je connais une jeune dame, habitante d'une de nos petites villes qui a été corrigée de ce ridicule d'une manière assez plaisante.

Cette dame trouvait le nom de sa nièce Louise d'un vulgaire à mourir ; il fut métamorphosé en celui de Lodoïska. Et l'on tenait à cette métamorphose, car la jeune fille aurait refusé d'ouvrir une lettre adressée à Mademoiselle Louise Du Plantier. Duplantier était donc le nom de son père. On le trouvait aussi passablement commun, mais comme il n'y avait pas moyen de le changer, et que pourtant le *Du* le relevait un peu, on s'y résignait.

M. Duplantier était un bon bourgeois, possédant un joli domaine, à demi-lieue de la ville, et aimant avec passion ses occupations agronomiques. Louise ou si vous voulez Lodoïska, s'occupait de son côté

des embellissements de la campagne. Elle avait la direction du parterre, de la terrasse et des bosquets, et vous pensez bien que tout y était disposé de la manière la plus romantique, car elle s'était nourrie de la lecture des romans les plus poétiques ; elle avait lu et relu la *Nouvelle Héloïse* et ne rêvait que Julie et St-Preux. Mais point de tricots, point de coutures ; nulle comptabilité de ménage. Le prosaïque de la vie était pour elle d'un insupportable ennui.

Par les soins de Lodoïska, la campagne de son père possédait une grotte du *Mystère*, un bosquet du *Raccomodement*, un pavillon de la *Sympathie*, etc.

Savez-vous quels noms elle avait donné aux deux gros chevaux de labour ? L'un s'appelait *Ethon*, l'autre *Pirois*, d'après les noms des coursiers d'Apollon. Il est probable que la génisse devait être une *Io*, et la chèvre une *Amalthée*.

Un jour, notre agronome dit à Lodoïska en déjeunant : Ma chère fille, tu viens d'entrer dans ta vingtième année ; c'est le moment de penser à un établissement. Je crois avoir trouvé l'occasion de t'en procurer un aussi agréable qu'avantageux.

— Mon père, répondit la jeune fille, je déteste les unions de convenance. Je ne me marierai qu'après une réciproque inclination.

— Mariage d'inclination.... En vois-tu beaucoup réussir de ces mariages d'inclination ? D'abord c'est tout sentiment, tout passion, et puis pas plutôt la lune de miel e-t-elle atteint son dernier quartier, que viennent le refroidissement, l'ennui, le dégoût, les picoteries et ce qui s'en suit. Tout sentiment trop vif ne saurait durer longtemps.

— Je n'aimerai qu'une fois et ce sera pour la vie.

— Hé bien, celui que je te destine est aimable, grand, bien fait et d'une famille considérée. Et ce qui est d'un grand poids pour moi, c'est qu'il se voue à l'agriculture.

— Mon père, pourrais-je vous demander le nom de cet aimable prétendant ?

— Pierre Choupin.

— Pierre Choupin ! Ah ! mon Dieu, quel nom.

— Mais c'est un nom comme un autre.

— Il est ignoble ! trivial !

— Et comment faudrait-il qu'il se nommât ? Célicourt, Artamène, Florival ?

— Pierre Choupin ? Et de quel endroit je vous prie ?

— De Gollion.

— De Gollion ! ah ! juste ciel ! Mon père ne me reparlez plus de ce mariage, car pour tout l'or du monde je ne voudrais m'appeler madame Choupin de Gollion.

M. Du Plantier qui aimait la paix dans sa maison ne reparla plus de l'union projetée ; mais Félix, malin écolier de 15 à 16 ans, ayant été aux écoutes de la conversation, pour endéver sa sœur, l'appelait souvent, en riant aux éclats, madame Choupin de Gollion.

Les choses en étaient là quand les frimas de dé-

cembre arrivèrent. La famille rentra à la ville où quelques étrangers donnaient beaucoup de soirées, de concerts et de bals. Lodoïska qui se disposait à y figurer voulut avoir une femme de chambre. A cet effet, elle emmena une jeune bouvière, d'une jolie figure, et pleine d'esprit naturel qu'elle avait tiré de l'étable pour se faire rendre quelques services à la maison. Elle la revêtit d'un costume de soubrette très propre, et l'on fit venir au logis repasseuse et coiffeur pour lui donner des leçons. Cependant la pauvre fille avait encore un air bien gauche et bien lourd dans l'exercice de ses fonctions.

Restait à lui donner un nom, et comme vous le pensez, c'était une grande affaire.

— Mon frère, dit Lodoïska, trouve-moi donc un joli nom pour notre nouvelle servante.

— Anna, Julia, Maria, Agatha, Rosalba, etc.

— Non, cherche-moi quelque chose d'emprunté du grec ou du latin, qui indique l'origine champêtre de la petite.

— L'origine champêtre... attends... Stercorine n'est-il pas joli ?

— Va pour Stercorine, ce nom n'est pas du tout commun.

A quelque temps de là, grande soirée chez M. Du Plantier.

Le salon était brillant et la maîtresse du logis se donnait beaucoup de mouvement pour le service de la collation. Stercorine par ci, Stercorine par là.

— Stercorine... ah ! le singulier nom ! s'écria une dame.

— Mais c'est du latin, dit un étudiant qui lui présentait une assiette.

Félix, explique-nous donc ce que signifie ce beau nom.

— Ma foi, mon cher, ma sœur m'a prié de lui indiquer un nom peu commun qui rappelât l'origine champêtre de sa femme de chambre et je lui ai fait celui-là comme parfaitement convenable puisque avant de passer dans le salon, elle habitait l'étable de mon père : *Stercus*, génitif *stercoris*, du fumier. Rien n'est mieux trouvé.

— Fi donc ! s'écria la jeune dame, en portant à son nez une baptiste imprégnée d'essence de roses. Et tous les étudiants présents de rire aux éclats.

Quant à Lodoïska elle devint rouge comme une écrevisse et se retira quelques instants dans sa chambre.

Quinze jours s'écoulèrent avant quelle daignât adresser la parole à Félix, qui, dans le fait, avait commis une véritable polissonnerie d'écolier.

Cependant Lodoïska réfléchit sur le ridicule que pouvait lui donner sa petite manie, et rendit à sa femme de chambre son nom primitif de Fanchon. Huit jours après, elle recommença à signer Louise au lieu de Lodoïska.

Enchanté de ce changement subit, son père lui dit : Hé bien mon enfant, me permettras-tu de te présenter le neveu de mon ami ?

— Mais, mon père, s'il appartient à de vos bons amis et que vous pensiez qu'il puisse remplir vos vues relativement à votre domaine...

-- Bon ! s'écria Du Plantier, en embrassant sa Louise, la réforme est en bon chemin.

Peu de jours après le neveu arriva : c'était un jeune homme d'une figure agréable et se présentant bien.

Louise, en le comparant au portrait que son imagination n'avait pu s'empêcher de crier d'après la trivialité du nom que le hasard lui avait imposé, ne pouvait en croire ses yeux. Comme elle était elle-même fort jolie, l'époux ne fut pas moins charmé.

Le mariage se fit donc sous les plus aimables auspices, et Madame Louise Choupin, trouva que le nom ne fait pas davantage l'homme, que l'habit ne fait le moine.

Dieu vous bénisse.

Chez les anciens, l'éternuement était un augure. On l'interprétait de diverses façons : favorable de midi à minuit, et défavorable au contraire de minuit à midi, il était un signe de bonheur ou de malheur pour les autres, suivant qu'on éternuait à leur droite ou à leur gauche ; mais quel qu'il fut, on le considérait toujours comme un signe sacré, et l'on saluait ceux qui éternuaient en disant : Que Jupiter te conserve ou t'assiste ! C'est de là que l'usage s'est introduit chez les chrétiens de dire à ceux qui éternuent : *Que Dieu vous bénisse !*

Depuis que cette expression n'a plus de raison d'être un souhait, elle est devenue parmi nous une formule de politesse. Par une bizarrerie que rien n'explique nous avons continué de faire des souhaits sur tous les tons et sous toutes les formes comme si nous étions encore au temps où Pénélope fit éclater sa joie en entendant éternuer Télémaque. Des siècles se sont écoulés, les rhumes de cerveau se sont multipliés à l'infini et cet usage a subsisté. Soyez bon ou méchant, honnête ou fripon, peu importe, si vous éternuez, *que Dieu vous bénisse !*

Cependant cette expression tend à disparaître et bientôt l'éternuement passera inaperçu. Ce sera certainement une grande privation pour les pays où l'éternuement est en honneur à la cour ; pour le royaume de Sennaar, par exemple, où l'on a l'habitude, lorsque le roi éternue, de lui tourner le dos en se donnant une claque sur la cuisse droite ; ou bien pour le Monotapa où l'éternuement du roi est toujours suivi d'un tapage épouvantable. Quand sa majesté éternue on ne lui dit pas : *Dieu vous bénisse !* mais tous les courtisans, par politesse, font un bruit à peu près pareil à l'explosion du nez royal ; ce bruit que sont tenus de répéter ceux qui se trouvent dans les pièces voisines, se communiquent en un instant aux maisons environnantes et bientôt, de proche en proche, dans toute la ville.

Quelle pluie ! — Pauvres vignerons ! — Quelle piquette ! — Comme ça tombe !.... Telles sont les

phrases qui s'échangent entre les passants depuis qu'une pluie froide et persistante est venue détruire les espérances qu'on avait conçues en voyant la riche espérance de la vigne, il y a quelques semaines.

Les innombrables parapluies qui se croisent dans les rues donneront quelque à propos aux lignes suivantes. Il y a quelques mois, nous avons déjà dit un mot des premiers parapluies dont on fit usage en Suisse. Voici maintenant comment ils furent accueillis en Angleterre :

« Ce n'était pas une chose ordinaire, à Londres, qu'un parapluie au commencement du siècle passé. Quelques dandys seulement se hasardaient à déployer cet instrument que les hommes ne purent pendant longtemps porter sans encourir le reproche d'une délicatesse efféminée, et qui fut généralement considéré comme l'attribut essentiel d'une classe d'homme cordialement détestée de la populace anglaise, c'est-à-dire de la gent française *trottemenu*. On commença par adopter le parapluie dans les cafés, où il était tenu en réserve pour les grandes occasions, comme pour une pluie d'orage, par exemple. Alors on le prêtait, à défaut de voiture ou de chaise à porteur, au consommateur ; encore celui-ci ne voulait-il pas s'en charger. Un homme portant un parapluie passait aux yeux de tout le monde pour une véritable petite-maîtresse. Encore en 1778, un certain John Macdonald, valet de pied, qui a écrit ses mémoires, raconte que lorsqu'il lui arrivait de prendre avec lui un fort beau parapluie de soie qu'il avait rapporté d'Espagne, il ne pouvait s'en servir à sa commodité, le peuple lui criait de suite : « Hé ! monsieur le Français, pourquoi ne prenez-vous pas une voiture ? » Le fait est que les cochers de fiacre et les porteurs de chaises, réunis par l'esprit de corps, formaient une coalition tapageuse et formidable contre cette concurrence. Le même écrivain de 1778 nous dit : « A cette époque on ne portait point de parapluies à Londres ; seulement dans les maisons nobles ou riches, on en voyait un de grande dimension, suspendu dans le vestibule et destiné à abriter, en cas de pluie, les dames ou les messieurs dans le trajet de la porte à leur équipage. » Sa sœur fut forcée un jour de quitter son bras pour se soustraire au torrent d'insultes populaires que son parapluie lui avait attiré. Mais il ajoute qu'il persista pendant trois mois, et qu'au bout de ce temps on ne fit plus d'attention à cette nouveauté. Les étrangers commencèrent à se servir de leurs parapluies et les Anglais suivirent l'exemple ; et aujourd'hui c'est un objet de grand commerce à Londres. Ce valet, s'il ne s'en fait pas trop accroire, fut donc le premier qui se distingua dans cette capitale par l'usage d'un parapluie de soie. En ce cas, il est le fondateur d'une école fort nombreuse. Aujourd'hui un recensement de parapluies serait en même temps un recensement de population. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE.